Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 46 (1952)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

hin und wieder Namen schweizerischer Besucher auf, einige Male von Patres des Klosters Engelberg. Neben ihnen fanden sich in neuester Zeit auch einige Bücherfreunde und Forscher ein, die nicht dem geistlichen Stande angehören. Gewiß aber würde ihre Zahl größer sein, wenn allgemeiner bekannt wäre, daß die Stiftsbibliothek St. Paul den Gästen und Benutzern aus der Schweiz wirklich etwas zu bieten vermag.

Dr. Adolf Trende.

Rezensionen — Comptes rendus

Eduard Eichmann : Weihe und Krönung des Papstes im Mittelalter. Münchener theolog. Studien. III. Kanonistische Abteilung. — 1. Band aus dem Nachlaß herausgegeben von Klaus Mörsdorf. Karl Zink Verlag München, 1951. 61 S.

C'est un travail posthume, laissé presque achevé par celui qui fut son maître et son prédécesseur, M. Edouard Eichmann (mort en 1946), que publie M. Mörsdorf.

M. Eichmann avait fait une première étude sur le couronnement des empereurs au moyen âge, et la présente plaquette sur la consécration et le couronnement des papes devait, dans sa pensée, en être le pendant.

Il commence par rappeler que la consécration du souverain pontife fut nécessaire jusqu'au XIe siècle, c'est-à-dire aussi longtemps que demeura en vigueur le principe interdisant le transfert d'un siège épiscopal à un autre. Le pape, qui était choisi dans le clergé romain, parmi les clercs ordonnés par celui qui avait été son prédécesseur, ne devait, en d'autres termes, pas encore être revêtu du caractère épiscopal. L'élection, contrairement à celle d'un autre évêque, ne comportait ni scrutin (examen préalable de l'élu) ni serment ou promesse de sa part. Si elle avait eu lieu au Latran, le nouveau pontife prenait immédiatement possession de son palais. Le dimanche suivant, tôt le matin (*hora tertia*, l'heure à laquelle le Saint-Esprit était descendu sur les apôtres) avait lieu, à Saint-Pierre, la consécration, précédée, si l'élu n'était encore que diacre, de son ordination sacerdotale. Il revêtait à la sacristie les ornements pontificaux ; puis la messe commençait. Il n'y avait pas d'onction d'huile jusqu'au Xe siècle, date à laquelle elle fut introduite sous l'influence de la Gaule, où on l'employait, semble-t-il, pour la consécration des rois francs, dès le début du IXe siècle. Puis venait l'imposition des mains, suivie d'une préface consécratoire et de la remise du *pallium*, l'insigne pontifical par excellence (*summi pontificatus infula*) qui avait été, la nuit précédente, déposé sur le tombeau de saint Pierre. Le pape était ensuite conduit au trône, où tous lui rendaient hommage (le baisement de pied est d'origine orientale), puis la messe continuait, et le nouveau pontife était finalement, aux acclamations de la foule, reconduit au Latran.

Au VIe siècle, le pape porte comme couvre-chef le *camelaucum*, c'est-à-dire la mitre, qui est l'emblème de son pouvoir spirituel, puis le *frigium*

ou *regnum*, tiare n'ayant à la base, pour l'instant, qu'une seule couronne. De même que le bâton pastoral (sans volute, à terminaison toute droite), cette tiare qui, contrairement à la mitre, est demeurée réservée au souverain pontife, était l'emblème de son autorité temporelle. Elle n'apparaît dès lors qu'après le *camelaucum*. Elle avait été empruntée aux insignes impériaux. Il en était de même du manteau rouge (*rubea cappa* ou *chlamys*), usité (*immantatio*) à partir du pontificat de saint Léon IX.

Le couronnement du pape apparaît pour la première fois en 1058, lorsque, à la grande indignation de Benzo, Hildebrand, alors archidiacre, couronna Nicolas II. Cette nouvelle cérémonie était une imitation de celle du couronnement des empereurs. La tiare qu'on mettait sur la tête du pontife était encerclée maintenant de deux couronnes (la troisième fut ajoutée au début du XIVe siècle), et l'on constate désormais très nettement que le pape ne porte la tiare que hors de l'église et que, dès qu'il l'enlève, il la remplace — pour une cérémonie religieuse — par la mitre.

Dans la question du rituel qui fait l'objet de ses recherches, l'auteur souligne l'influence exercée par la Gaule à partir du moment où Rome s'est détachée de Byzance. Il s'applique surtout à faire ressortir l'évolution qui s'est produite parallèlement au développement des idées théocratiques. Le couronnement des papes, pour lequel plusieurs particularités avaient été empruntées à celui des empereurs, a été dépouillé progressivement de certains traits qui non seulement faisaient de ce dernier le chef de tout le monde occidental, mais qui semblaient lui conférer un caractère quasi-sacerdotal, le pape étant réduit à remplir à ses côtés un rôle d'auxiliaire pour les questions d'ordre ecclésiastique. C'et ainsi, pour signaler ce seul point, que depuis que l'on se fût mis, dans le rite du couronnement du pape, à oindre avec du Saint Chrême la tête de celui qui était considéré maintenant comme étant à la fois le pontife et l'empereur suprême, on se contenta de l'huile ordinaire de l'exorcisme pour le couronnement de l'empereur, se bornant à pratiquer sur la personne de ce dernier une onction sur la nuque et sur le bras.

Il est difficile ou même impossible de ramener à l'unité des cérémonies qui ont évolué et qui se sont enrichies au cours des siècles, et c'est pourquoi M. Eichmann a estimé qu'il devait avant tout citer les textes essentiels qui, sur l'espace d'un millier d'années, se rapportent à son sujet, sans prétendre en dégager un tableau rigoureusement unifié. Il a essayé tout de même, comme doit le faire toute recherche scientifique, de déduire de son exposé quelques considérations d'ordre plus général. Il a exagéré peut-être en prétendant que, à l'origine, le rite de la consécration du pape avait déteint sur celui du couronnement des empereurs ; par contre, il semble avoir parfaitement raison en affirmant que celui-ci a réagi sur le couronnement du souverain pontife. L'étude du cérémonial, autrement dit l'examen des textes liturgiques vient ici corroborer les déductions que les historiens ont tirées des écrits qui font l'objet de leurs recherches. La convergence des résultats obtenus est significative et importante, et il nous plaît par conséquent de l'enregistrer.

L. Wæber.

Josef Ludwig : Der heilige Märtyrerbischof Cyprian von Karthago. — Karl Zink Verlag, München. 1951. v-68 SS.

Die kleine Monographie, welche der bekannte Patrologe B. Altaner einführt, verdankt ursprünglich ihre Entstehung dem Schicksal und Fleiß eines von der Gestapo vertriebenen Seelsorgers. Sie wendet sich zwar nicht an eine wissenschaftlich kritisch interessierte Leserschaft. Sie greift indessen die seit langem umstrittene Frage der Stellung Cyprians zum römischen Primat wieder auf, wie sie sich besonders aus den zwei Rezensionen des vierten Kapitels der Einheitsschrift (De unitate ecclesiae) ergibt. Hierin liegt das wissenschaftliche Interesse der Untersuchung. Sie gibt Gelegenheit, die Kontroverse der letzten Jahre kurz zu überblicken.

Hartel verweist in seiner Ausgabe im Wienercorpus die sogenannte primatfreundliche Version A (« et primatus Petro datur ») als Interpolation in die Anmerkungen. Er hält den Textus receptus = B für den einzig echten. J. Chapman hat dann zu Beginn des Jahrhunderts den Versuch unternommen, beide Rezensionen als Eigentum Cyprians nachzuweisen (Revue Bénédictine 1902/3). Text B wäre zuerst und nur für afrikanische Verhältnisse geschrieben worden, Text A, kurz nachher bei Ausbruch des novatianischen Schismas verfaßt, wäre für die römische Gemeinde bestimmt gewesen. Dieses Ergebnis erzwang sich weithin Anerkennung. H. Koch hingegen stellte sich bis zum Ende seines Lebens an die Spitze der Gegner.

Eine neue Wendung nahm die Kontroverse 1933 durch den Franziskaner D. van den Eynde (Revue d'Histoire Ecclésiastique). Dieser hielt, was schon 1845 E. Havet vermutet hatte, Text A für die ursprüngliche Fassung. Text B wäre eine Überarbeitung aus der Zeit des Ketzertaufstreites, der Cyprian mit Papst Stephan entzweite. Diese neue Datierung blieb nicht unwidersprochen (J. Lebreton, B. Poschmann, H. Koch). Ich hatte mich mit neuen Beweisen vor allem philologischer Natur für sie eingesetzt (Römische Quartalschrift S. 1-44 1936). Diese Untersuchung führte außerdem zur Erkenntnis, daß auf Grund der äußeren und inneren Kritik auch der Anfang des 5. Kapitels (Quam unitatem — corrumpat) zur Fassung B gehören müsse. Damit war die neue Datierung erhärtet, weil der Anfang des 5. Kapitels nicht auf die Verhältnisse der ersten Abfassung (Frühjahr 251) paßt, sondern auf jene des Ketzertaufstreites.

Zum wesentlich nämlichen Ergebnis war gleichzeitig und unabhängig, aber auf breiterer Grundlage, d. h. nach Einsicht sämtlicher Handschriften der englische Jesuit M. Bévenot gekommen (Revue Bénédictine 1937 und Analecta Gregoriana XI, 1938). Allein die in dieser Zeitschrift XXX (1936) S. 49-57 behandelte Cyprianhandschrift des Stiftsarchives St. Niklaus zu Freiburg (Schw.) war ihm unbekannt geblieben. Unser beider Schluß war, daß einzig die aus der Zisterzienserabtei Morimond stammende Handschrift Lat. 15282 der Bibliothèque Nationale in Paris den ursprünglichen Text A unverfälscht bewahrt habe. Ungelöst blieb die entferntere Frage nach den genauen Umständen und Hintergründen der beiden Fassungen. Dieses neue Ergebnis hat bis heute keinen ernsteren Widerspruch gefunden. Dom Christopher Butler äußert sich in einer längeren Besprechung der Unter-

suchung Bévenots dahin, daß dieser das Problem wohl endgültig gelöst habe (The Downside Review LVI, 1938, S. 464). Auch B. Altaner (Patrologie, 2. Aufl. 1950, S. 145) hält die neue Datierung für sehr wahrscheinlich. Das Problem, das immerhin noch manche dunkle Seite aufwies, ruhte seitdem oder es wurde wenigstens nicht mehr eingehender behandelt. Man ist im Gegenteil erstaunt, daß die unleugbare Solidarität des Anfanges des fünften Kapitels mit dem vierten Kapitel überhaupt nicht oder ungenügend erfaßt und beachtet wurde, weder von P. de Labriolle, der das Problem noch am eingehendsten behandelt hatte (S. Cyprien, De l'Unité de l'Eglise Catholique = Unam Sanctam 9, Paris 1942), noch von G. Bardy (La théologie de l'Eglise de saint Irénée au concile de Nicée = Unam Sanctam 14, Paris 1947), noch vom Verfasser der hier besprochenen Monographie (S. 33). Und doch scheint gerade der Anfang des fünften Kapitels, in dem sich der Verfasser an Bischöfe wendet (was für den ganzen übrigen Traktat nicht zutrifft), einen Hinweis auf die näheren Umstände der zweiten Fassung zu enthalten. Ferner zitieren, van den Eynde folgend, P. de Labriolle und G. Bardy Text A mit einer Variante « Hanc *et Pauli* (statt ecclesiae) unitatem », die aus einer späteren Vermischung der beiden Texte entstanden sein muß.

J. L. nimmt die neue Datierung der beiden Fassungen ebenfalls an. Er hält jedoch Cyprian für den Verfasser nur der ersten Rezension A. Der Verdacht liege wenigstens nahe, daß Leute um ihn Urheber des Textes B seien. Das gleiche sei der Fall für die Übersetzung bzw. Interpolation des Briefes (ep. 75) Firmilians von Caesarea. Diese Lösung war als Hypothese in der Römischen Quartalschrift 1937 aufgestellt worden. Nur eine eingehendere philologische Untersuchung vorab des Briefes 75 könnte allerdings größere Sicherheit gewähren. In Wirklichkeit weist Text B des vierten (u. fünften) Kapitels der Einheitsschrift keinen Gedanken, keinen Ausdruck, keinen Schrifttext auf, der nicht in den Briefen Cyprians aus der Zeit des Ketzertaufstreites nachzuweisen wäre. Die stilistischen Unebenheiten, welche durch die Umgestaltung des Textes unvermeidlich wurden, sind nicht solcher Art, daß man Cyprian selbst als Verfasser ausschließen müßte. Doch dürften die gleichen Hintergründe die Übersetzung des Briefes Firmilians und die neue Gestaltung des vierten bis fünften Kapitels veranlaßt haben. Wir ahnen hier eine eigentliche Tragödie, die wir infolge Mangel an Quellen nicht hinreichend aufhellen können. J. L. hat das Verdienst von neuem auf das Problem hingewiesen zu haben.

Eine neue Deutung erhält die berühmte Primatstelle der epistula 59, 14 : Die Schismatiker von Karthago « navigare audent et ad Petri cathedram adque ad ecclesiam principalem unde unitas sacerdotalis exorta est ». Cyprian würde mit diesen Ehrenbezeugungen « Petri cathedra », « Ecclesia principalis » Worte seiner schismatischen Gegner zitieren. Ich habe Mühe, dem Bischof in einem Briefe an den Papst Kornelius eine solch unkluge, undiplomatische Haltung zuzumuten. Es klänge ja wie Hohn. Es handelt sich vielmehr um bekannte Ehrentitel, die Cyprian nicht hinderten, mit ihnen seine eigene Auffassung vom römischen Primat zu verbinden. Welcher Natur dieser ist, sagt der Nachsatz in aller Deutlichkeit : « Unde unitas

sacerdotalis exorta est. » Die römische Gemeinde ist wegen ihres Gründers die *zeitlich* erste Bischofskirche.

Daß ein Verbannter sich während seinen unfreiwilligen Mußestunden solcher Beschäftigung hingibt, ist sicher lobenswert. *O. Perler.*

Histoire de l'Eglise dirigée par Augustin Fliche et Eugène Jarry. T. XV. **L'Eglise et la Renaissance** (1449-1517), par **Roger Aubenas** et **Robert Ricard.** — Paris, Bloud et Gay, 1951, 395 pages.

L'Eglise à l'époque de la Renaissance : siècle qui eut des côtés brillants à côté de déplorables faiblesses, période qui a fait l'objet de multiples travaux, qui est donc très connue et sur laquelle il est dès lors non pas difficile, mais peut-être délicat de se prononcer. M. Fliche avait confié cette tâche à M. Roger Aubenas, professeur à la Faculté de Droit d'Aix-en-Provence, qui a rédigé la plus grande partie — 34 chapitres — du volume, tandis que quatre, relatifs à la péninsule ibérique, sont l'œuvre de M. Robert Ricard, professeur à la Sorbonne.

Le livre s'ouvre sous le pontificat de Nicolas V, non pas toutefois à ses débuts (1447), mais au moment de l'abdication de Félix V, et il se termine 4 ans avant la mort de Léon X. M. Aubenas utilise beaucoup Pastor (il se sert de la traduction française, dont il ne dissimule pas les lacunes et les déficiences, parce qu'elle est plus répandue, dans les pays de langue française, que l'édition originale), mais il cite aussi nombre d'autres historiens, soit, pour ne signaler que ceux dont le nom revient plus souvent au bas des pages : N. Valois, Dufourcq, Rodocanachi, *l'Eglise et la civilisation* de G. Schnürer (« aux vues générales très suggestives », p. 6), *le Quattrocento* de Philippe Monnier et d'innombrables études de détail françaises, allemandes, italiennes, anglaises, hollandaises. On pourrait même lui reprocher une certaine prolixité. Ainsi, pour relever deux exemples concernant la Suisse : au lieu du livre de M. Kupfer sur *La vie ecclésiastique à Morges avant la Réformation*, et l'étude, parue ici même (1944, p. 161) de M. G. Bœsch : *Humanismus, Reformation, Barock in Sempach*, il y aurait eu à citer des travaux d'une portée moins localisée, du genre de ceux — qui sont signalés — de M. Ehrenzeller sur Saint-Gall et de M. Vasella sur le diocèse de Coire. L'auteur porte une appréciation, du moins sur les ouvrages les plus importants auxquels il se réfère. Il trouve que « l'objectivité de Pastor est médiocre » et lui reproche « son hostilité vraiment systématique à l'égard de la politique française », mais reconnaît par contre qu'il a courageusement stigmatisé, au besoin, les faiblesses, voire les tares de la cour romaine de la Renaissance (p. 7). Il ne fait par contre aucune réserve sur la thèse, citée à plusieurs reprises, de M. Pfeffermann : *Die Zusammenarbeit der Renaissancepäpste mit den Türken* (qui est un réquisitoire tendancieux contre les papes de cette période ; cf. cette Revue, 1947, 313).

On trouvera un peu court le paragraphe consacré à Innocent VIII (6 pages seulement) et même le chapitre qui parle de Jules II (16 pages), d'autant plus que le volume ne comporte que 400 pages à peine, soit une centaine de moins que les précédents.

Le titre des chapitres est heureusement choisi ; il en résume habilement

le contenu et met en relief le caractère de chaque pontificat. M. Aubenas fait de judicieuses remarques sur la papauté à la mort d'Alexandre VI. Il estime que ce dernier s'est prononcé sans raisons sérieuses pour la nullité du mariage de Louis XII. Les pages sur Savonarole, pour lesquelles l'auteur suit Pastor, qu'il trouve bien nuancé, nous semblent donner la note exacte. Il critique par contre assez vivement l'historien des papes au sujet du concile de Pise de 1511 et il lui reproche de chercher à justifier les guerres entreprises par Jules II, comme aussi de voiler trop son népotisme. (Il semble ignorer le livre de M. Joseph Klotzner : « Kardinal Dominikus Jacobazzi und sein Konzilswerk » paru à Rome, en 1948, comme 45e volume des *Analecta gregoriana*.) M. Aubenas déclare par contre que, avec les volumes déjà anciens de Roscoe (1816), c'est Pastor qui lui a servi de base pour le pontificat de Léon X, ne faisant ici à son sujet qu'une seule réserve : celle de n'avoir pas réussi à faire admettre la bonne volonté du pape en matière de croisade ; et il termine, cette fois-ci pleinement d'accord avec l'historien des papes, par ces mots : « Le mécénat de Léon X, si longtemps exalté au delà de toute mesure, sort un peu diminué d'une comparaison avec les vues grandioses de Jules II » (p. 197).

Le Livre II, soit la 2e moitié de l'ouvrage, est consacré à la vie religieuse dans le monde chrétien. M. Aubenas débute par des remarques générales sur les rapports de la religion avec l'Humanisme et la Renaissance. Il évite d'établir une coupure trop nette entre le moyen âge et cette dernière « que l'on a trop représentée comme une explosion de laïcisme et de scepticisme » (p. 164), alors que les humanistes païens n'ont été que quelques isolés, peu suivis par leurs contemporains. L'auteur passe ensuite en revue les différents pays d'Europe pour en présenter les principales figures dans le monde des lettres et des arts. Il trace un tableau d'ensemble de la vie religieuse à l'époque dont il s'occupe, se tenant à l'écart de toute déclaration trop absolue. Janssen, nous dit-il, a exagéré la vitalité catholique d'avant la Réforme ; Burckhardt a décrit trop belle la période de la Renaissance, tandis que Imbart de la Tour a, au contraire, peint cette époque trop en noir.

M. Aubenas raconte ensuite les essais de réforme tentés par les religieux ; il caractérise l'attitude du clergé séculier ; il décrit la religion populaire et parle, pour terminer, de la piété et de ses déviations à la fin du moyen âge. Là aussi une abondante bibliographie s'accumule dans les notes. Comme étude d'une portée plus générale, il aurait fallu signaler, à propos des pèlerinages, le volume de Mgr Schreiber : « Wallfarht und Volkstum » (*Forschungen zur Volkskunde*, 1934).

M. Aubenas a l'occasion, dans ces pages, de parler une fois ou l'autre de la Suisse. Il avait déjà, plus haut, à propos de Jules II, mentionné le rôle joué par le cardinal Schiner (on pouvait omettre le livre de l'abbé Charles de Ræmy, et citer désormais l'adaptation en français des deux volumes de M. Büchi que nous a donnée M. A. Donnet). Il dit, p. 341, quelques mots de l'affaire Jetzer à Berne (par exception, sans donner de références), puis, p. 357, de saint Nicolas de Flue (dont il admet, conformément à la thèse longtemps traditionnelle mais aujourd'hui définitivement abandonnée, qu'il est sorti de son ermitage pour se rendre à la diète de Stans).

On peut, à l'occasion de cette 2e partie du volume de M. Aubenas, formuler quelques remarques d'ordre général. L'auteur, que plusieurs études particulières, de nature juridique, signalées dans les notes, ont spécialement préparé pour ce genre de considérations, a parfaitement raison d'insister sur la vie intérieure de l'Eglise. Il faudrait toutefois, pour bien caractériser chacun des problèmes présentés et frapper vivement le lecteur, entrer dans des détails, citer beaucoup de faits concrets. C'est naturellement impossible dans une histoire générale de l'Eglise, qui doit se borner à des vues générales, à des synthèses qui demeurent nécessairement un peu vagues et risquent dès lors de ne pas apprendre grand-chose.

Ensuite, il est parfois difficile de savoir dans quelle période il convient de placer tel ou tel personnage. Les pages 248 à 250 sur Thomas More, ainsi que 252 à 250 sur Lefèvre d'Etaples, font en somme double emploi avec ce qu'a dit, au T. XVI, M. Janelle sur le premier et le P. de Moreau sur le second. Des redites sont presque inévitables. M. Aubenas lui-même a placé dans la première partie de son volume, et non pas dans la seconde, des considérations sur la vie intérieure de l'Eglise à l'époque de Pie II (p. 60). Il n'est ensuite pas toujours aisé de préciser où commence la vie intime de l'Eglise. Les considérations — très bonnes d'ailleurs — émises, à propos du pontificat de Léon X sur les indulgences auraient trouvé place tout aussi bien dans l'histoire de la piété. On pourrait en dire autant des deux premiers chapitres de M. Ricard, pages personnelles, très fouillées, où l'auteur, avec raison, s'efforce d'expliquer, si ce n'est d'excuser les faits qu'il doit rapporter. Ils appartiennent à leur manière à la vie de l'Eglise : ils sont — ainsi l'illuminisme espagnol — des déviations, aussi bien que les hérésies, la sorcellerie et la superstition dont s'occupe M. Aubenas au dernier chapitre de sa seconde partie.

Enfin et surtout, dans une Histoire de l'Eglise dont chaque volume n'embrasse qu'une période relativement courte — ici un peu plus d'un demi-siècle — diverses questions sont abordées (qui, assez hétéroclites, devraient en principe être reprises, toutes plus ou moins, dans chacun des volumes) : mais ici une petite tranche seulement en est placée sous les yeux du lecteur ; on ne lui donnera donc nécessairement qu'une idée fragmentaire et parfois même faussée d'un problème dont il faudrait pouvoir lui fournir toute l'évolution. C'est sans doute pour cette raison qu'un volume entier, le T. XIII, a été, dans la même collection, consacré à l'étude des doctrines philosophiques et théologiques à travers les six siècles du moyen âge. On pourrait souhaiter qu'on en eût fait autant pour l'un ou l'autre tout au moins des problèmes qui sont examinés dans cette seconde partie du T. XV.

Ceci n'est aucunement une critique à l'adresse de l'auteur, qui aura vraisemblablement éprouvé le premier de l'embarras devant la tâche qu'il devait assumer. Nous voulions simplement souligner que cet aspect de l'histoire ecclésiastique pose des problèmes qu'il n'est pas aussi facile de résoudre que se l'imaginent ceux qui, avec raison d'ailleurs, ont signalé à ce propos des lacunes dans nos anciens manuels, abrégés ou développés, d'histoire de l'Eglise. *L. Waeber.*